



HAL
open science

Alain Beguey : témoignage

Alain Beguey, Christian Galant

► **To cite this version:**

Alain Beguey, Christian Galant. Alain Beguey : témoignage. Archorales, 18, Editions INRA, 192 p., 2018, Archorales, 2-7380-1411-9. hal-02786686

HAL Id: hal-02786686

<https://hal.inrae.fr/hal-02786686v1>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Pavots de Californie de mon jardin (*eschscholtzia*). © Inra - Alain Beguey



ALAIN BEGUEY

76

Technicien spécialisé en élevage, la carrière d'Alain Beguey à l'Inra débute en 1966 sur le site de Nouzilly (Tours) qui vient de sortir de terre. Pendant quinze ans, il est « ratier », responsable des animaux de laboratoire, puis il est gestionnaire de la station de physiologie pendant dix années. Il reprend ensuite un poste de photographe laissé vacant en 1989. Photographe amateur, non rompu aux techniques de la photographie, il apprend le métier sur le tas, principalement au service des chercheurs du site. Il enchaîne alors les reportages sur les travaux des chercheurs - photos chirurgicales, d'organes ou d'élevages expérimentaux - alimentant ainsi la photothèque de Paris d'un riche fonds photographique.

Pourriez-vous nous présenter votre parcours ?

Je suis né le 10 mars 1944. Mes parents n'étaient pas issus du monde agricole. Après mon certificat d'études puis des études secondaires, je me suis orienté vers une école d'agriculture et de viticulture à Blanquefort, dans la banlieue de Bordeaux. Ensuite, j'ai suivi une spécialisation en élevage à l'école de There située à Pont-Hebert en Normandie près de Saint-Lô. En quittant cette école, juste avant le service militaire, le directeur de l'école m'a vivement conseillé de prendre contact avec Charles Thibault, directeur de la physiologie animale à l'Inra de Jouy-en-Josas, qu'il connaissait de longue date. Il estimait que cette rencontre serait enrichissante à plus d'un titre et il ne savait pas si bien dire. Cet homme de grande taille qui était un monument d'intelligence, de savoir et d'humanité m'a proposé de faire connaissance avec cet Institut en l'abordant successivement par le côté recherche pure, en laboratoire, à la paille, puis par la pratique en allant au contact des animaux en porcherie puis en bergerie.

J'ai donc fait ce stage à Jouy en débutant en laboratoire par l'histologie pour découper des selles turciques (glandes hypophysaires) et des éléments de mamelles de lapines incluses dans de petits blocs de paraffine, en utilisant un

microtome puis en colorant ces coupes avant de passer la main aux chercheurs pour les étudier au microscope. J'ai travaillé ensuite en installation expérimentale porcine, toujours à Jouy, puis à la station ovine de Brouëssy près de Guyancourt sous la responsabilité de Monsieur Petrequin.

Cette période m'a permis de rencontrer des gens comme J. Pelletier, M-M. de Dereviers, J. Attal, C. Pisselet et J-C. Nicolle, entre autres, que je retrouverai sans le savoir en province à Nouzilly quatre ans plus tard. Ce passage à Jouy entre 1962 et 1963 en tant que stagiaire a dû laisser, malgré tout, chez mes employeurs un souvenir relativement bon de ma petite personne et ceci a sans doute favorisé mon futur recrutement à l'Inra ce qui n'était absolument pas prémédité.

Vous êtes parti faire votre service militaire un peu après. Où l'avez-vous fait ?

Pour partie en France, et pour partie en Algérie. Les événements d'Algérie étaient terminés, les Accords avaient été signés en 1962 et curieusement en 1963, suivant les ordres, nous y sommes allés et je me demande encore pourquoi. Je faisais partie de la 63 2A incorporé dans une caserne de Bordeaux où j'ai

fait trois mois de classes et ensuite j'ai atterri, si l'on peut dire car je suis arrivé en bateau, à Alger pour aller intégrer la base de Blida à 50 km plus au sud. Cette base de 3 000 soldats était composée de plusieurs régiments comme l'aviation ou le génie qui n'avaient rien à voir avec mon unité d'artillerie. Malgré les accords signés, nous avons eu à déplorer quelques accrochages mais dans l'ensemble rien à voir avec ces gars qui avaient effectivement fait la guerre d'Algérie. Nous avons quitté les lieux à l'automne 1963 en remettant, clés en mains, la caserne remise à neuf (peintures comprises) aux Algériens.

En revenant du service militaire, êtes-vous entré directement à l'Inra ?

Non car à mon retour à la vie civile, après avoir pris conseil auprès de mes anciens directeurs d'écoles afin de rester logiquement dans la sphère agricole, j'ai exercé le métier de représentant de commerce pendant un an. Cette activité consistait à vendre des engrais chimiques aux négociants et coopératives par trains entiers, sur les départements de Gironde, Landes et Basses-Pyrénées. Et pour un jeune débutant de mon espèce, la rencontre avec ces responsables que je devais convaincre de me passer commande n'était pas un exercice facile. Cela étant et présumant l'imminence d'un mariage, par nature incompatible avec la vie d'un commercial, j'ai changé mon fusil d'épaule et ma future belle-famille m'y a grandement aidé.

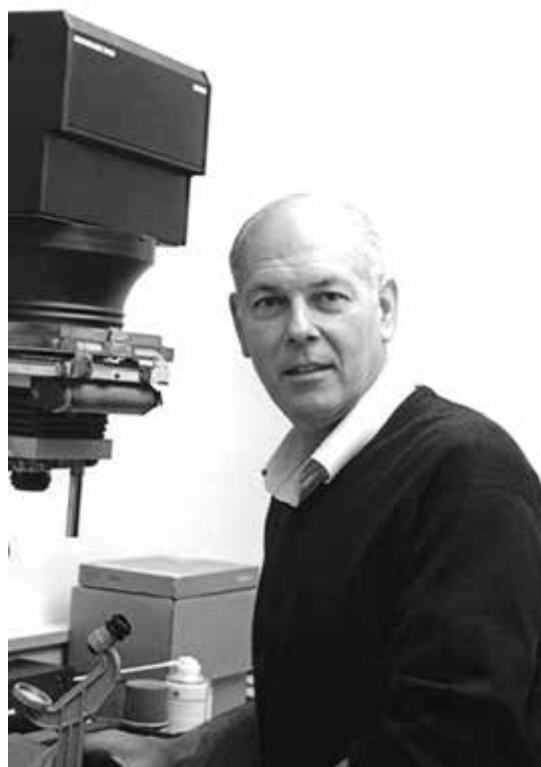
C'est effectivement au retour du service militaire, que mes futurs beaux-parents habitant en Touraine m'ont signalé la création d'un centre de recherche Inra à Nouzilly. À l'époque le centre parisien de Jouy ne pouvant plus s'agrandir, il était prévu que certains services soient délocalisés en Touraine à Nouzilly ainsi qu'en Auvergne à Clermont-Ferrand-Theix.

Ce domaine de Nouzilly d'un peu plus de 600 ha appartenait à l'origine à la famille De Wendel qui possédait des fonderies. L'implantation de ce centre devait comporter quatre stations de recherche, la physiologie de la reproduction, la pathologie de la reproduction, la

pathologie aviaire et les recherches avicoles ; sans parler des services généraux ni de l'exploitation qui allaient gérer le personnel, les ateliers (maintenance technique des installations expérimentales et des véhicules), les terres, et l'environnement de tous ces services.

Ces retrouvailles avec l'Inra, que j'avais connu juste avant mon service militaire, m'ont donné l'envie de postuler pour un emploi dans une région où je risquais de m'installer compte tenu d'un mariage que je sentais proche. J'ai donc pris contact avec J. Schneberger en charge du recrutement pour la station de physiologie de la reproduction. Il ne m'a proposé, dans un premier temps, que des postes de techniciens de laboratoire, hors de mes compétences compte tenu de ma formation. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'il m'a parlé du poste de responsable des animaux de laboratoire dans des locaux qui allaient sortir de terre. J'ai donc visité ce centre situé dans un lieu ravissant et j'ai accepté le poste de responsable d'animaux de laboratoire à la physio, sous la direction de R. Ortavant, sans savoir ce qui m'attendait car devenir ratier... ne m'avait jamais vraiment traversé l'esprit. Je devais avant toute chose apprendre le métier à Jouy, car aucune école ne formait, à cette époque, les personnes qui devaient être en charge d'élevages aussi bien de rats, de souris que de campagnols de lapins ou de cochons d'Inde.

J'ai donc fait connaissance avec le travail d'animalier à Jouy, de février 1966 (date de mon recrutement) jusqu'en juillet 1966, parce qu'il était prévu de déménager les rats de Jouy dans les locaux de Tours. On devait laisser les campagnols à Jouy, dont s'occupait L. Martinet. Nous avons déménagé tous ces animaux dans les locaux neufs en juillet 1966 et c'est donc là que j'ai commencé à travailler sur le site de Nouzilly à la physiologie de la reproduction avec la responsabilité d'une équipe de cinq personnes et d'un cheptel d'environ 3 000 rats, qui allait passer rapidement à 5 000, complétés par la suite par des lapins et des cochons d'Inde. Ce bâtiment de plain-pied était composé de salles d'élevages, de pièces techniques, d'un labo et d'un bureau. Les animaux étaient élevés dans des boîtes de polypropylène ou makrolon sur des litières de sciure dépourssiérée ;



Être photographe à l'Inra c'est quoi ?

L'univers de l'image touche, à peu de chose près, tout le monde et l'Inra en tant qu'organisme de recherche n'y échappe pas.

Cette gourmandise exponentielle, d'un passé relativement récent, a répondu très vite à cette attente des chercheurs de tenter « d'imager » un peu mieux les hypothèses élaborées afin de les rendre plus accessibles et plus lisibles.

La démarche passe bien entendu par l'entrée en scène d'un photographe recruté en tant que tel et qui par sa compétence en photographie et son attachement à ce travail devient immanquablement « un photographe maison » avec ce que cela implique de la connaissance des sujets à aborder.

Cette appartenance à l'énorme avantage pour le chercheur de disposer d'un technicien, quasiment sous la main, et rompu aux exigences de la recherche. Ceci explique d'ailleurs les déconvenues observées dans les rares interventions de photographes extérieurs étrangers aux particularismes du monde de la recherche et souvent d'une disponibilité aléatoire sans parler des prix de revient prohibitifs pour ces actions ponctuelles.

L'harmonie, la connivence voire la camaraderie qui peut s'installer entre chercheur et photographe ne peut qu'aboutir à la réussite de ce travail en concertation constante dans un domaine où la rigueur est indispensable. Ce couple improbable, non consacré par l'église, a l'énorme avantage d'être très efficace et se renforce au fil de l'avancée des travaux.

Les prises de vues réalisées sur le terrain que ce soit dans le secteur animal, végétal, minéral ou aquatique regorgent de pièges dans lesquels le photographe ne doit pas tomber.

Tout ceci concourt à un niveau d'excellence que seul le chercheur concerné peut juger et cela sans aucune complaisance.

Être photographe à l'Inra est aussi passionnant que motivant et cette activité me semble apporter un enrichissement et un autre regard au travail de recherche.

Merci aux responsables qui ont cru en nous car les heureux élus ne se comptent que sur les doigts des deux mains à l'échelon national et cette prérogative reste très jubilatoire.

Alain Bequey

l'ensemble était conditionné en ventilation, lumière et en température.

Avec le recul, je dois reconnaître que le premier contact avec cette espèce animale a été excellent. Une fois passée l'appréhension à toucher ce genre d'animal plutôt repoussant à l'état sauvage, on se prend rapidement à le manipuler avec aisance. De prime abord si l'on prend la précaution d'éviter les grands gestes, surtout s'ils sont rapides, les éclats de voix, il n'y a aucune raison que ces animaux vous mordent. D'ailleurs les morsures qui étaient subies l'étaient toujours par des fautes dues à notre comportement. À ce sujet, les vieux mâles qui pouvaient sembler difficiles à approcher ne posaient aucun problème alors que les femelles allaitantes étaient beaucoup plus susceptibles... et nous l'apprenions à nos dépens. Ceci dit, je pouvais prétendre, démonstration à l'appui, lors de passages de visiteurs, caresser n'importe quel animal mâle, femelle, jeune ou vieux sans que la bête choisie au hasard ne manifeste d'agressivité. Par la suite, j'ai pu constater que j'étais particulièrement chanceux en élevant des Wistar pour avoir rencontré d'autres responsables de rateries qui avaient en charge des races d'animaux beaucoup plus difficiles à élever.

Vous vous étiez informé du projet de création du centre de Tours et vous y arrivez avec les rats en juillet 1966. Pourriez-vous nous parler de votre arrivée, du contexte local de ce centre qui en était à ses balbutiements ? Quels souvenirs en avez-vous ?

J'en ai des souvenirs de pionnier même si cette dénomination peut sembler excessive. Les bâtiments étaient terminés certes, mais les accès étaient encore mal définis et les routes pas encore bitumées délicates à utiliser les jours de grosses pluies sans parler bien sûr des gazons et massifs de fleurs inexistantes. Les animaux étaient bien arrivés mais les chercheurs n'avaient pas encore vraiment d'exigences. Néanmoins il fallait quand même s'occuper de l'élevage, et à défaut de début d'expérimentation, gérer cette colonie. Sur le plan génétique, il a fallu savoir rapidement comment éviter la consanguinité. J'ai été largement aidé en cela par M. Schneberger parce que

mes notions de génétique n'étaient pas assez approfondies pour piloter cette colonie et obtenir des souches de rats aussi homogènes que possible. Ces animaux albinos, blancs aux yeux rouges (de race Wistar) qui avaient été élevés à Jouy avaient été achetés à l'origine au CNRS de Gif-sur-Yvette.

Quel était l'objet de cet élevage de rats ?

Afin de réaliser des dosages biologiques d'hormones hypophysaires FSH (hormone folliculo-stimulante) et LH (hormone lutéinisante), la station de physiologie a été amenée à constituer un élevage de rats sélectionnés essentiellement sur leur sensibilité à ces hormones car ce genre d'animaux était introuvable sur le marché.

Pour obtenir une homogénéité de naissance, nous devions réaliser des accouplements programmés c'est-à-dire accoupler et désaccoupler les reproducteurs pendant un temps assez court (24h), ce qui représentait un gros travail de main-d'œuvre. L'autre solution, utilisée dans certains élevages, consistait à laisser un couple en permanence ensemble ce qui avait l'avantage d'exploiter toutes les périodes de chaleurs de la femelle y compris les chaleurs post-partum (fugaces) qui se produisent sitôt la mise bas ; par contre il était obligatoire de noter tous les jours les naissances y compris dimanches et jours fériés et donc être également très présents. L'intérêt énorme de cette espèce c'est qu'elle n'a pas d'ancêtres saisonnier c'est-à-dire qu'elle se reproduit toute l'année. Tous les animaux avaient une bague d'oreille avec un numéro pour les identifier. Nous avons créé des fiches, par individu, sur lesquelles on mettait des onglets de couleurs qui faisaient apparaître rapidement les performances de reproduction, à savoir la fécondité et la prolificité des animaux et leur état physiologique ainsi que d'autres renseignements étaient notés.

Recruté en juillet 1966, vous étiez titulaire du poste. Était-ce un poste d'ouvrier agricole ?

Oui, ouvrier régime agricole. Ensuite je suis passé technicien de recherche

catégorie 5B puis 4B, titularisé en 1984, pour terminer en 3B classe exceptionnelle.

À quel moment avez-vous eu entre les mains un appareil photo pour la première fois ?

Je devais avoir neuf ou dix ans et j'avais déjà emprunté le vieux Kodak de ma mère, appareil à soufflets assez rudimentaire, curieusement j'avais pris du plaisir à son utilisation malgré mon absence totale de connaissances photographiques. Ceci dit c'était l'époque des films 6x9, certes performants compte tenu de la taille de leurs négatifs, mais mon argent de poche ne suffisait pas à l'achat des films et à leurs tirages et mes motivations de l'époque n'ont pas suffi à convaincre ma mère de financer davantage ; ce qui à ce moment-là n'était pas encore une passion.

Ces prémices photographiques sont restées longtemps en sommeil avant que je ne reprenne goût à ce genre d'activité de loisir. Beaucoup plus tard, je me suis pris d'une envie, voire d'une gourmandise, à photographier les copains lors de retrouvailles festives ou sportives. Par la suite il m'a été demandé d'intervenir pour des mariages et j'ai rapidement opté de photographier la coulisse, plutôt que l'événement lui-même, que je laissais au professionnel de service, car ces instants, certes capitaux pour les tourtereaux, ne m'intéressaient guère. Par contre le petit truc truculent que personne n'a vu, les apartés entre époux, l'intervention des mamans dans les choix et les essais vestimentaires, les pitreries des enfants qui échappaient à toute surveillance parentale me passionnaient. Cette stratégie s'accompagnait d'une exigence incontournable, qui pour moi était primordiale, photographier en noir et blanc car la couleur a un côté racoleur qui, même si elle est plaisante, ne permet pas d'aller à l'essentiel sur le plan de l'émotion liée à l'instant.

Est-ce à partir de ce moment-là que vous vous déplaciez souvent avec un appareil photo ?

Absolument ! Je n'avais pas encore la prétention de faire de la photo artistique, mais celle de travailler la photo.

Ceci dit je n'avais, et n'ai toujours pas de sujet de prédilection, je marche à l'émotion et si mon œil sélectionne une scène particulière il faut impérativement que cette même émotion subsiste lorsque je mets mon œil dans le viseur. Cette sensibilité me permet d'aborder différents domaines et s'il est vrai que je craque pour le graphisme, j'adore la macro, j'ai un gros penchant pour ce qui est maritime et je reste sensible au genre humain lorsque la personnalité du modèle me le permet.

Vous continuiez votre travail d'animalier au laboratoire. Comment avez-vous été identifié comme personne ressource pour la photo ?

En fait la chose s'est réalisée en deux temps car, quittant les animaux de laboratoire, je ne suis pas arrivé dans le domaine de la photo tout de suite.

La chance a voulu que la physiologie, qui était une station énorme puisqu'on était près de 200, permette comme toute grosse structure d'avoir des possibilités de mobilité plus importantes. Le travail de responsable d'animaux de laboratoire, aussi passionnant soit-il, était devenu routinier au bout de quinze ans. Il s'est trouvé que mon chef d'équipe était un homme en qui j'avais toute confiance et à qui je pouvais passer la main. J'ajoute que M. Schneberger, qui m'avait recruté et qui était mon responsable, me tendait la perche pour venir muscler le service de gestion qui gérait à la fois le personnel, le budget et l'intendance de la physiologie, et l'éventualité de travailler dans ce groupe dont mon ami G. Vernusse faisait partie a fortement pesé dans la balance au point de me faire accepter ce transfert. Je pourrais même ajouter, chose assez rare pour être signalée, que j'appréciais cet ami aussi bien sur le plan professionnel que privé, ce qui n'est pas si fréquent et ne s'est jamais démenti dans les années suivantes.

En dehors de la partie administrative pure et dure, qui n'était pas du tout mon propos, j'ai hérité dans mes nouvelles fonctions de responsabilités très variées qui n'avaient absolument rien à voir les unes avec les autres.



© Inra - Alain Beguey

Mesure des angulations tarsiennes et autres repères anatomiques chez le poulet de chair, Paul Constantin, recherches avicoles, Nouzilly.

La gestion pour moi a été :

- la responsabilité du parc auto, avec une douzaine de véhicules, qui permettaient d'aller mettre en place chez les agriculteurs différentes expérimentations nous donnant la possibilité d'étendre les capacités de notre propre cheptel. Les transports concernaient également les relations avec les fournisseurs locaux et nationaux, les transports d'animaux dont certains se faisaient avec la station mère de Jouy-en-Josas. Ces déplacements consistaient également à aller chercher des visiteurs à la gare ou à l'aéroport. Bien entendu ce parc auto était entretenu par le garage des services généraux qui avaient les hommes et la compétence pour assurer ce service. Pour gérer ce parc, il fallait donc tenir à jour le planning de réservation des véhicules en tenant compte du temps réservé à l'entretien ainsi que le suivi budgétaire du coût de ces déplacements mais également des demandes de remplacements des véhicules qui arrivaient au bout de leurs capacités. Pour en terminer avec cette gestion du parc auto, il me revient en mémoire des instants de doutes lorsque je regardais le bulletin météo le dimanche soir à la maison pour constater que le lendemain serait particulièrement glissant pour les chercheurs devant partir en mission très tôt. Ces situations avaient pour conséquence de me faire aller au centre mettre les pneus clous dans le coffre des voitures ou carrément monter les roues

sur la voiture en question, c'était sans doute excessif mais je ne regrette pas de l'avoir fait.

- les problèmes d'expéditions ou de réceptions de colis, parfois biologiques, avec toutes les tracasseries administratives et douanières que l'on peut imaginer avec certains pays assez tatillons comme le Canada, les États-Unis ou l'Australie. Ces actions m'obligeaient à entretenir de bonnes relations aussi bien avec l'administration qu'avec les transporteurs pour obtenir les autorisations nécessaires pour mener ces actions à leur terme au mieux des intérêts de tous, car les problèmes posés par l'Inra dépassaient souvent le cadre de ce qui était prévu dans les règlements classiques.

- l'inventaire du matériel, qui était un peu délaissé depuis quelques temps, devait permettre de connaître l'existence de tout notre équipement scientifique. Ceci impliquait bien sûr de le retrouver dans les labos, quel que soit son âge, et de le marquer physiquement de façon indélébile. La surveillance de cet avoir passait par la tenue de cahiers faisant apparaître les entrées dès l'achat mais aussi les déclarations de sorties aux domaines pour causes de vétusté ou de pannes irréparables.

En ce qui concerne toujours le matériel scientifique, j'avais en charge également le suivi des contrats d'entretien comme les microscopes, les microtomes,

Toutes les photos sont de Alain Beguey.

Persiennes niçoises complices.



80

La vérité de l'instant.



Vol géostationnaire volontaire.



Loire paresseuse.



les centrifugeuses ainsi que les balances de précision et étuves, hottes à flux laminaires sans parler de la fourniture de bonnes de fluides spéciaux comme l'air comprimé, l'azote liquide ou la carbo-glace. Les problèmes de sécurité avaient aussi une grande importance et nous avions à ce titre des relations suivies avec l'Apave qui venait contrôler les autoclaves ainsi que les bonnes pratiques dans la gestion des sources radioactives et leur élimination.

En parlant de radioactivité, un de mes collègues avait fait des stages au CEA de Saclay pour la gestion des sources. De mon côté, j'étais plus modestement chargé de la partie élimination. Il y avait des durées de vie ou de demi-vies dont il fallait tenir compte pour gérer ces rejets selon que l'on avait affaire à de l'iode 125 ou à du tritium.

Il y avait donc des mises en place de procédures pour que les chercheurs se conformaient à l'utilisation de ces radioéléments dans les meilleures conditions et avec bien entendu les contrôles qui devaient en découler.

C'était beaucoup de sujets différents difficiles à mener de front. J'avais le sentiment de passer du coq à l'âne, d'un sujet à un autre toutes les cinq minutes, le temps de le dire et je passais à autre chose avec la désagréable impression de faire du saupoudrage sans pouvoir aller à chaque fois au fond d'un problème. « Mais tout va bien, qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui ? à vrai dire Rien ! » ; j'ai été très critiqué dans les concours parce qu'on me disait « Mais alors vous êtes indispensable, vous faites tout à la physio », cela m'a énormément desservi car je ne semblais pas crédible. Je n'ai aucune honte s'agissant de cette période de ma carrière à l'appeler « le bureau des pleurs » et j'ai tout fait pour en sortir vivant.

On vous a ensuite proposé de prendre la suite de Michel Terriot qui partait à la retraite. Comment cela s'est-il passé dans les faits ?

En réalité on ne m'a pas vraiment proposé de prendre la place de M. Terriot. C'est plutôt moi qui ai eu le culot de postuler au remplacement de ce collègue après les dix années passées au service de gestion.

M. Terriot, seul photographe du centre, était chez nous à la physiologie et ayant demandé son droit à la retraite me donnait l'opportunité de prétendre à prendre sa place. La chance extraordinaire dont j'ai bénéficié réside dans le fait que les deux directeurs de la station à l'époque, Y. Combarneus et P. Durand, ont très bien compris mon désir et mes motifs pour quitter la gestion, d'autant que les services parisiens avaient accepté de reconduire ce poste de photographe ce qui, avec le recul, est assez surprenant. J'ajoute que ma compétence photographique n'étant pas celle de mon prédécesseur, mes responsables avaient envisagé que je puisse parfaire mes connaissances par des stages chez Kodak à Paris. Je dois reconnaître qu'il fallait être assez gonflé pour prendre la suite d'un gars qui avait un bagage technique important avec une connaissance approfondie dans les domaines de l'optique, de la chimie ou de la sensimétrie, et qui de plus avait déjà exercé dans le service des armées dans cette spécialité. Par contre, il restait fermement adepte des méthodes anciennes avec un goût immodéré pour le moyen format, comparé au 24 x 36, ce qui se défend, et une certaine méfiance vis-à-vis de la couleur.

J'ai donc pris la succession de M. Terriot et la fonction qu'il assurait. On ne traitait que la photo noir et blanc, on avait pour cela les locaux, le matériel et les chimies nécessaires. En effet, je n'ai pas voulu remettre en question ce qui se faisait auparavant, car les chercheurs qui réalisaient des clichés couleurs sur leurs microscopes étaient toujours impatients d'avoir leurs résultats, et d'un autre côté les chimies nécessaires aux développements de ces films l'étaient pour une dizaine au minimum, d'où un gaspillage et une pollution énormes. La photo couleur était donc traitée par un laboratoire privé à Tours. On avait un coursier tous les jours qui allait chercher ou qui descendait les films à l'occasion d'autres achats.

Dans le cas où les films pris par les chercheurs étaient en noir et blanc, ils m'étaient confiés pour en réaliser le développement et en faire des tirages ou des diapositives. Ma clientèle, si je peux m'exprimer ainsi, se composait d'une soixantaine de chercheurs et d'une douzaine de thésards.

L'autre volet concernait une partie que l'on pourrait qualifier de reportage pour aller photographier des organes, des séances de chirurgie, des interventions techniques ou d'élevages dans les installations expérimentales. Je dois reconnaître que mon meilleur souvenir a été de participer largement au livre de F. Botté sur l'échographie chez la truie, d'ailleurs traduit en plusieurs langues. Cet ouvrage très complet et bien illustré a demandé beaucoup de prises de vues et de dessins d'organes avec pour une fois le sentiment d'avoir vraiment abouti à un projet complet.

Ce photographe avait-il été associé à des publications ?

Oui bien sûr, et j'allais dire c'était même obligé puisque l'objectif principal du photographe scientifique était bien de fournir tous les éléments photographiques nécessaires voire même indispensables à des publications dans des revues spécialisées ou des livres, mais également pour des exposés lors de congrès en France ou à l'étranger.

De la même manière, j'ai moi aussi été associé à ces différentes publications car les chercheurs ne rechignaient pas à nous faire cadeau de ce que l'on appelle des tirés à part de leurs articles ou présentations, et qui mettaient en lumière notre travail et c'était assez valorisant.

Saviez-vous développer à cette époque ?

Non pas du tout. Je n'avais jamais vraiment touché à cela. Dans les cas les plus simples, il s'agissait de bobines 24x36 qu'il fallait développer dans le noir total, mais avec de l'entraînement on y arrivait ; par contre ce qui compliquait les choses c'est qu'il y avait des films spéciaux, qui apportaient d'autres possibilités (les plans de films du genre orthochromatique) qu'il fallait développer dans des conditions de lumières spéciales avec des chimies particulières, et l'œil devait se faire à ces ambiances pour tirer la quintessence de clichés importants pour les chercheurs. Là, j'avoue que j'ai galéré pas mal. La malchance a voulu que M. Terriot ait relativement

Transfert de poussins axéniques (stériles bactériologiquement) d'un incubateur à l'autre dans un container étanche à travers un sas liquide. Ces animaux servaient à des essais en bactériologie ou en virologie. Alain Potier et Bruno Campone, pathologie infectieuse, Nouzilly.



Test de conflit de motivation entre la peur de l'homme et l'attrance alimentaire. Éric Archer, physiologie de la reproduction et des comportements, Nouzilly.



Photos: © Inra - Alain Beguey



Embryon/fœtus de porc de 47 jours dans son liquide amniotique. Physiologie de la reproduction, Nouzilly.

mal vécu cette décision et cette transition de départ en retraite qu'il avait prise au plus mauvais moment pour moi, car j'étais à cette période très dépendant de lui. Moralement, il a violemment accusé le coup, il était en dépression, et un beau matin il m'a dit « Je m'en vais ! » Je n'étais absolument pas prêt à prendre la relève car le délai d'apprentissage était inachevé et ma relative incompétence assez évidente.

Une fois le choc encaissé, j'ai réalisé que j'avais l'avantage d'être dans un même service depuis de nombreuses années et que je connaissais bien mon entourage. J'avais été ratier pendant quinze ans puis fait dix ans de gestion, donc malgré quelques nouveaux arrivants, je

n'étais pas en terrain inconnu et cela m'a beaucoup servi. Je pensais avoir fait mes preuves dans le passé et il me semblait que j'étais apprécié même si les clients du labo photo étaient différents de ceux de la raterie ou de la gestion. Donc les collègues m'ont dit : « Tranquillise-toi, on va te laisser le temps de te former et l'on ne va pas te mettre la pression. »

Je reconnais que les chercheurs ont été extras et je les en remercie, mais j'ai vraiment peiné au début. Kodak m'a enseigné les rudiments de la photo scientifique et il a fallu ensuite les mettre en pratique. J'avais parfois des pièges avec les photos que prenaient les scientifiques sur leurs microscopes. Quand un chercheur me montrait sur un négatif

« Tu vois, c'est ça que je cherche à montrer », je voyais à peine sur le négatif de quoi il voulait parler et il fallait malgré tout que je le sorte sur le papier. Les différents films et la variété des chimies m'ont grandement aidé mais j'ai vraiment bagarré. Je suis souvent rentré tard le soir ou revenu le week-end parce qu'il fallait que je rende mon travail et que la patience de « mes clients » avait malgré tout des limites. Durant ces mois de totale liberté où j'étais seul et heureux de l'être, j'ai pu apprécier le fait d'être totalement responsable de mes actes dans un environnement particulièrement silencieux, en remerciant le ciel de ne pas être claustrophobe pour vivre des journées entières en pièces aveugles sous des lumières bizarres.

Quel âge aviez-vous ?

C'était en 1989, j'avais 45 ans. J'étais content que Paris ait conservé le poste, me donnant ainsi une chance inespérée, ce qui n'était pas évident au départ. Nous étions le seul service du centre à avoir un poste de photographe. Dans les autres stations de recherche de Nouzilly, faute de photographe, quelques chercheurs ayant un peu cette fibre technique faisaient de la photo pour leurs propres besoins et rendaient service éventuellement à d'autres chercheurs. Tous les chercheurs d'un même service n'utilisaient pas la photographie, ou du moins pas pour les mêmes raisons. Il faut dissocier deux choses : la photographie faite par le chercheur au microscope et le reportage. Parfois j'étais appelé, à chaud, alors que je faisais autre chose, à l'hôpital-abattoir de la station lors de séances de chirurgie, ou pour photographier des organes ou des portions d'organes qui présentaient un certain intérêt, donc il y avait aussi une partie reportage réalisée dans l'urgence, que le chercheur ne faisait jamais. En fait c'était complémentaire. Pour étendre cette action, et suivant mon emploi du temps, il m'est arrivé de proposer mes services à d'autres unités du centre de Nouzilly (recherches avicoles ou pathologies) ; ces interventions, qui devaient rester non prioritaires par rapport aux besoins de la physio, et l'on a toujours été en accord avec mes responsables, cela étendait ma palette, variait les sujets et me faisait rencontrer d'autres personnes. Donc j'en retirais un certain bénéfice.

Dans les interventions pour le compte d'autres unités, j'ai également travaillé pour les présidents de centre ou secrétaires généraux en collaboration avec J.-M. Coupet principalement sur des travaux (créations ou rénovations) avec la volonté de conserver des éléments qui puissent un jour nous permettre, le cas échéant, de confondre certains entrepreneurs responsables de maléfices.

Dans un autre domaine, j'ai proposé à la photothèque de Paris des images qui pouvaient être d'intérêt général. C'est vrai que ce service de communication faisait très souvent le reproche aux chercheurs, de ne pas envoyer assez d'images. De mon côté, connaissant

ce problème, j'incitais les gens de mon entourage à envoyer des photos car même s'il ne s'agissait pas que de l'Inra, il est vrai que les chercheurs n'y pensaient pas ou ne voulaient pas y penser.

En 1989, au départ de M. Terriot, vous avez pris les affaires en main. Quelle connaissance aviez-vous de la place de la photo à l'Inra ?

Mes références du moment reposaient essentiellement sur la lecture d'*INRA mensuel* et des revues scientifiques ou des livres. Puis la rencontre avec C. Slagmulder, G. Paillard et F. Faure à Jouy-en-Josas qui m'ont reçu très gentiment m'a ouvert un peu plus les yeux. Assez vite, compte tenu de mes compétences et interrogations, j'ai voulu me juger, m'évaluer et j'ai donc contacté l'Inra de Jouy qui était proche géographiquement. L'autre voie a été les rencontres photos Adas. Donc par le biais de ces contacts, j'ai côtoyé d'autres personnes, qui étaient compétentes à différents titres et faisaient de la photo sans être toujours des photographes. À l'Inra, à l'époque, il y avait moins de dix photographes sur des postes identifiés par cette fonction, avec lieu d'intervention et mission ciblée.

La photothèque Inra a été créée assez tardivement et j'ai eu la chance de rencontrer les pionnières en la matière qu'étaient J. Nioré et R. Ilami, deux personnes aussi compétentes que sympathiques. Cette visite parisienne m'a fait comprendre instantanément la place qu'allait occuper l'image dans les années futures.

Avez-vous participé à des salons ?

Oui, c'est une chose qui arrivait assez régulièrement. Dès qu'un salon ou un congrès était annoncé, il fallait préparer des diapositives pour les projections et des tirages pour les posters. Avec l'arrivée du numérique, on a pratiqué différemment, mais la préparation changeait assez peu. On projetait beaucoup à cette époque et je me rappelle m'être battu (amicalement) avec les chercheurs qui voulaient souvent mettre beaucoup trop de choses dans chacune de leurs diapositives rendant leurs lectures illisibles ou incomplètes compte tenu de la durée de

leurs projections. En quelques secondes, il fallait que le message, ou la démonstration, soit évidente ; il fallait que cela frappe instantanément, un schéma, trois ou quatre mots devaient suffire, pas plus. Le dialogue se déroulait parfois de façon très animée...

Vous vous êtes passionné de plus en plus pour votre pratique professionnelle. Comment viviez-vous cette passion ? Vous êtes bien sûr devenu professionnel. Par ailleurs, vous aviez des activités d'exposition, faisiez-vous déjà des photos sur divers sujets ?

La passion photographique qui sommeillait en moi sans que je le sache n'a pu se révéler que grâce à mon accession au poste de photographe à l'Inra. Ceci est tellement vrai que je regrette énormément de ne pas avoir pu réaliser ma vie professionnelle uniquement autour de la photo. Cette affirmation vaut pour toutes les formes que peut prendre le métier de photographe. Il est bien certain que je n'ai pas voulu décevoir en relevant le défi de la photo scientifique sans rien y connaître, mais mon côté méticuleux et un certain goût de la solitude m'ont aidé à supporter cette vie un peu en retrait.

Cette prise de position catégorique vaut pour tous les métiers de la photo. J'aurais pu aussi bien faire les défilés de mode que la vie dans les stands aux 24h du Mans ou bien la photo animalière dans la Brenne, sans parler de la vie extraordinaire du peintre de la marine qu'est Philippe Plisson et j'en passe. Comme disent les Anglais « no limit ».

Pour revenir à la photo pratiquée en dehors de l'Inra, il est vrai que dès le départ je n'ai pas eu de sujet de prédilection et à partir du moment où j'avais une émotion visuelle sur le terrain, quelquefois suivie de la même émotion dans le viseur, je me sentais obligé d'appuyer sur le déclencheur. Les prises de vues se succédant on en vient tôt ou tard à se demander quoi faire de ces images qui dorment dans les tiroirs, surtout si elles ont mérité un tirage, et l'idée de l'expo devient évidente. J'en ai fait pas mal et je reconnais que j'ai fait beaucoup de belles rencontres. Ces échanges d'ailleurs pouvaient aussi bien porter sur



© Alain Bessey

Association automnale, consentante, d'ampélopsis et d'ombellifères.

l'aspect matériel que sur les tirages ou les encadrements, mais aussi sur les lieux mêmes des prises de vues avec des gens qui soit connaissaient le site, ou bien étaient touchés par une forme de poésie de l'instant.

Je ne peux évoquer la photo de loisir sans mentionner le plaisir que j'ai eu à participer aux différents stages photo Adas dans notre belle France. Cette succession de rencontres amicales avait débuté en Alsace, organisée et animée par R. Canta et J-P. Tissier, et j'y ai pris goût au point d'y revenir pendant plusieurs années. Par la suite, j'ai rencontré I. Foulhouse et L. Vidal pour me régaler à Die, Gruissan ou Vic-sur-Cère dans des lieux enchanteurs et propices à la photo et l'observation lors des saisons automnales.

Vous faisiez des photos pour le travail, dans votre contexte professionnel. Aviez-vous déjà adopté une méthode pour les conserver, pour les archiver ?

J'ai facilement et paresseusement copié ce qui se faisait à la photothèque de Paris. J'avais des planches de plastiques

translucides où les photos étaient classées par 20, que l'on appelait des Panodia, qui étaient suspendues comme des dossiers papier classiques. Je raisonnais par mot-clé, par espèce, par sujet ou par chercheur. Il y avait une numérotation, une date de création et je m'y retrouvais facilement, mais ceci n'était valable que pour les diapos. En réalité, pour les diapos toujours, je n'avais aucune légitimité à conserver des images, mais il se trouve que la prise de vue d'une diapo est plus délicate qu'à partir d'un film négatif. Compte tenu de ce qui précède, je faisais donc différentes expositions à la prise de vue et donnais les meilleures au chercheur concerné. D'un autre côté, à l'occasion d'envois de diapos à la photothèque, celle-ci me remboursait, si l'on peut dire, en m'envoyant des films ou bien en me proposant des duplicatas de bonne qualité. C'est la raison pour laquelle j'avais quelques retours sur mes travaux. Le problème des tirages noir et blanc ne se posait pas, car à l'issue du développement je remettais les négatifs et tous leurs tirages aux chercheurs qui étaient à l'origine de la demande, donc je n'avais pas de doublons.

Il y a eu une volonté de doter tous les centres du même matériel.

Non pas vraiment. J'ai bien sûr hérité du matériel laissé par mon prédécesseur, et j'ai essayé de le compléter avec mon modeste budget. J'ai bien tenté de contacter la photothèque qui ne m'avait pas caché que ce serait très difficile, et effectivement il n'y a pas eu de suite. J'avais par chance un budget au labo photo qui, même limité, me permettait de m'acheter mes consommables et quelques petits matériels. Pour des équipements plus importants, afin d'être plus performant, il m'a fallu frapper à la porte des chercheurs qui m'ont souvent bien reçu mais ce n'est pas le service de Paris qui m'a aidé.

Comment perceviez-vous l'approche de la vidéo ?

Je vais être très honnête : je n'en avais pas la gourmandise, encore que je puisse reconnaître aisément que c'est complémentaire par le mouvement et par le son par rapport à une image fixe. Mais je suis passionné par la beauté et la précision de l'instantané. Quand je vois un cliché, je rentre dedans, je retrouve

// Juste le bruit apaisant
du ressac... et rien
d'autre.

© Alain Beguey



le moment. J'ai parfois manipulé des caméscopes, et malgré le bon souvenir qu'ils m'ont laissé, il ne m'en est rien resté, du moins pas au point de m'en équiper.

Avez-vous été sollicité pour participer à des films de présentation du centre ?

Non, pour ce qui est du centre. Mais je rappelle que j'appartenais à la physio et pas aux services généraux. Mon grand regret en fait concerne la physio, qui recevait à longueur d'année des visiteurs de tous bords avec des demandes sur des sujets très différents, et qui, pour des raisons évidentes de sécurité et de prophylaxie, n'étaient pas autorisés à accéder n'importe où.

C'est là, entre autres, que j'ai essayé d'épauler le responsable de l'hôpital-abattoir, F. Paulmier, qui avait la même vision des choses que moi. À défaut de promener les groupes dans des locaux non prévus pour cela, il y avait cette partie hôpital (pré-opératoire, opératoire, post-opératoire) qui à l'évidence semblait passionner les gens, et on s'était dit qu'il fallait faire des vidéos pour les groupes de visiteurs.

On recevait successivement des étudiants de tous les âges, des gens de la profession, des agriculteurs et on ne pouvait pas montrer les mêmes images à tout le monde. Forcément les présentations orales et visuelles ne pouvaient pas être les mêmes pour tous. On avait essayé d'en parler au directeur ; « Il serait bon d'acheter un caméscope de bonne qualité pour faire des présentations différentes à un public aux attentes différentes ». Cette préoccupation très recevable en rejoignait une autre, qui consistait à vouloir filmer des séquences chirurgicales pour pouvoir les faire visionner à des visiteurs ne devant absolument pas entrer dans une salle d'opération, ou bien pour des besoins en formation chirurgicale à des chercheurs de la station, ou tout simplement au titre d'archivage scientifique.

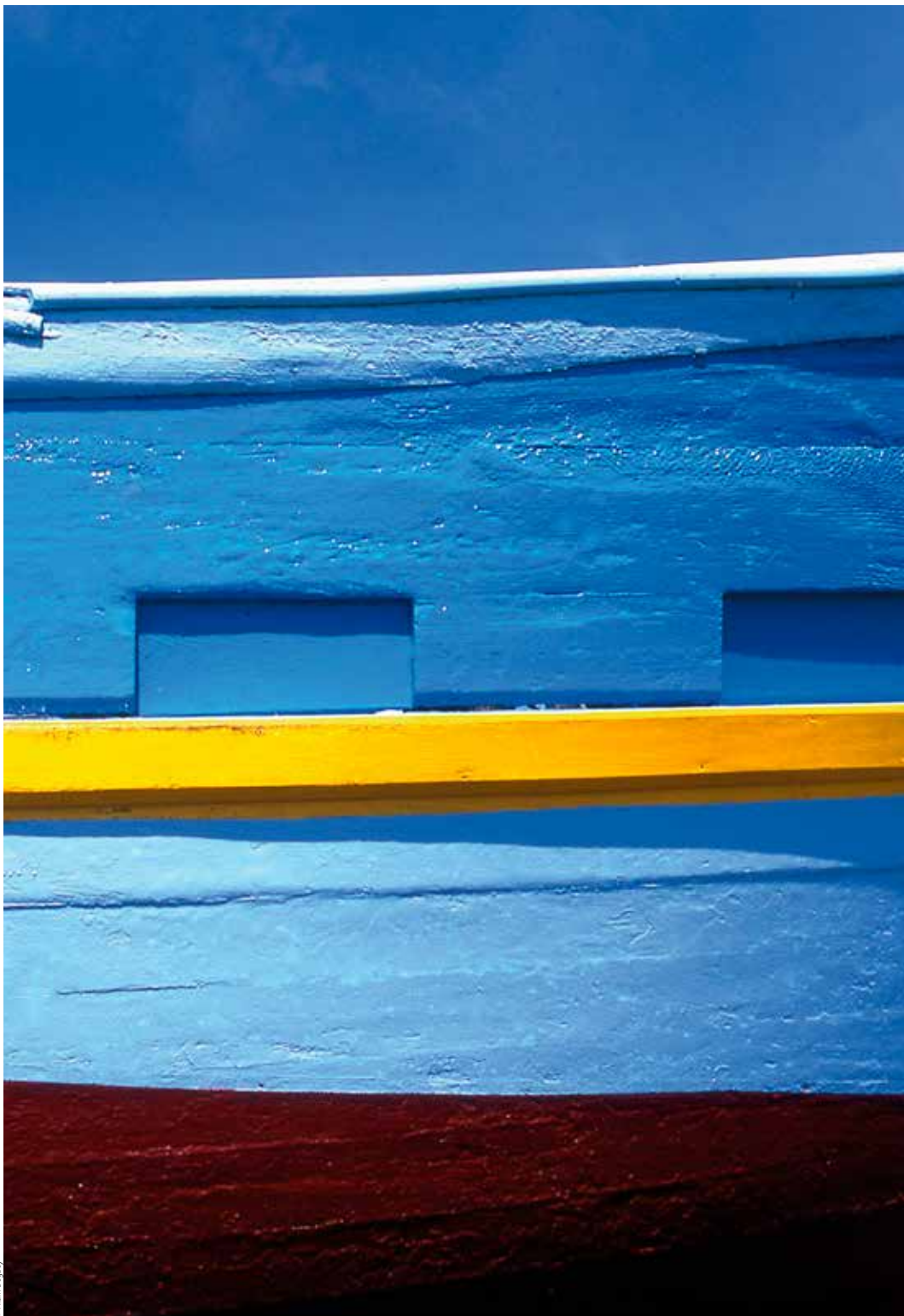
On a fini par acheter le caméscope mais il n'a servi qu'à des fins non chirurgicales. La réticence de certaines personnes a suffi à faire capoter le projet, car pour chaque séquence de prises de vue, il fallait l'accord des chirurgiens qu'en général on n'obtenait pas ; ça a été pour moi un grand regret. J'aurais bien voulu aboutir sur ce dossier même si je n'en avais pas été l'opérateur principal, tenant la caméra.

De plus, le caméscope offre l'énorme avantage d'être mobile, facilement maniable, pour permettre de filmer en continu sous des angles insoupçonnables et suivre des gestes *in situ* en temps réel et sans appui. Là encore la chirurgie expérimentale était un terrain de prédilection, car les séquences pouvaient se dérouler sans gêner aucune pour les chirurgiens et les anesthésistes.

J'ai été confronté parfois à des demandes d'intervention dans ces lieux spéciaux où l'on est censé faire de bonnes images, sans gêner les opérateurs et sans pied bien entendu, sous un scialytique qui éclaire préférentiellement la scène à opérer, avec des films qui n'ont pas la souplesse en basse lumière qu'ont les caméscopes, et je dois reconnaître que c'était à chaque fois une sacrée performance.

À quel moment le photographe pose-t-il son appareil ?

Tout dépend du contexte, à savoir si l'on parle de photos professionnelles ou privées. Je ferai une réponse en forme de pirouette en disant que même si l'on pose parfois son appareil, on garde toujours l'œil photo, et ceci en toutes



© Alain Beguey

Graphisme très maritime d'une coque de bateau.

circonstances, quels que soient le lieu et l'instant, car on est souvent spectateur d'une belle lumière ou d'une belle scène mais pas forcément avec un appareil à portée de la main.

Personnellement, avez-vous eu souvent des états d'âme ?

Un doute, oui, très souvent. Pas avec le noir et blanc parce qu'en négatif, on

arrive à rattraper un peu avec l'agrandisseur, les chimies, ou le papier. Mais il y a des cas où c'était limite. En diapositive, la punition est immédiate car un écart d'exposition se remarque dès le tiers de diaphragme et se traduit par un tirage de piètre qualité.

Le confort suprême est arrivé avec le numérique car même si le petit écran de l'appareil ne dit pas toute la vérité il

en dit beaucoup, et l'on peut se rattraper avant qu'il ne soit trop tard ; c'est bien pourquoi on multipliait les prises de vues en diapositives. L'autre confort du numérique réside dans la gratuité de la photo puisque, hormis l'achat de l'appareil, la seule dépense se résume au tirage.

Je crois que finalement, j'étais plus exigeant que le chercheur lui-même. Pour faire un parallèle, je dirais qu'il s'agisse



d'H. Cartier-Bresson, de S. Salgado, de W. Ronis ou de n'importe quel photographe de presse, les tireurs qui travaillaient pour eux savaient très bien comment tirer leurs négatifs. En règle générale un photographe est rarement un tireur, et un tireur rarement un photographe.

Ces tireurs professionnels, qui n'ont pas vécu l'instant de la prise de vue, quand ils sont en présence d'un négatif savent très bien comment procéder « Je sais ce que Salgado ou Cartier-Bresson voudrait ». À négatif égal, ils ne le tiraient pas pour n'importe qui de la même façon. On ne tire jamais un négatif globalement bien. On dramatise un peu les nuages pour untel, surtout pas pour l'autre, on fait une surexposition pour un autre. De la même façon pour les chercheurs, sur un sujet scientifique donné, je savais qu'il ne fallait pas un papier trop dur parce que je connaissais le sujet et les goûts du chercheur. Ceci dit, il m'arrivait de reprendre certains travaux selon les souhaits de chacun, et c'est bien ce qui explique le plaisir des scientifiques d'avoir un photographe dans la maison plutôt que de faire appel à un privé très loin de ces préoccupations, et qui plus est n'est pas physiquement proche.

Vous étiez bien seul. Vous connaissiez la photothèque mais vous n'avez pas fait trop appel aux autres photographes Inra. Vous aviez quelques noms en repérage à Jouy. Ici, à Tours, apparteniez-vous à une association de photographes ?

Les seuls photographes Inra que j'ai rencontrés sont ceux déjà cités plus haut, à part J. Weber de Versailles que j'ai vu une fois ou deux. Comme je l'ai déjà dit, il y avait moins de dix photographes sur le plan national, et la distance nous séparant n'était pas propice aux rencontres. J'en veux pour preuve le départ de C. Slagmulder de Jouy pour Antibes. Sur Nouzilly, je ne peux manquer de citer C. Bouchot, un collègue des recherches avicoles avec qui j'ai eu beaucoup d'échanges. Son chef de service acceptait, pour 15 ou 20% de son temps, qu'il fasse de la photographie pour lui-même et éventuellement pour rendre service à quelques chercheurs,

mais il ne fallait pas que cela empiète sur son travail de technicien de labo.

Ce collègue était tellement passionné qu'il avait participé à des publications dans des revues spécialisées portant sur des domaines traitant de chimie ou de sensimétrie. C'était assez pointu et j'avoue humblement ne pas avoir toujours compris ce qu'il m'expliquait.

J'ai beaucoup sympathisé avec lui, au point qu'un jour, le travail de technicien de labo devenant de plus en plus prenant, il a dû délaisser les travaux photographiques. Partant de là, il m'a proposé de prendre en charge les travaux photos des recherches avicoles, qui étaient moins importants que ceux de mon service. J'ai accepté avec l'accord de mes supérieurs, étant entendu que les travaux de mon service passeraient toujours en priorité. Nous sommes partis sur ces bases et cela s'est toujours très bien passé.

Hormis ce que je viens de dire, je n'ai jamais eu, à l'échelon local, connaissance de spécialistes photo avec qui j'aurais pu avoir des relations comme des gens de l'université par exemple, alors que nombre de nos chercheurs donnaient des cours dans les facultés de science.

Vous avez passé des concours, donc vous avez changé de catégorie. Vous avez évolué. Étiez-vous déjà passé technicien de la recherche ?

Oui. C'est pour passer assistant ingénieur que cela a coïncidé. J'ai dû passer le concours cinq ou six fois, j'étais désespéré. Je pensais pourtant y arriver. En tant que photographe cela ne pesait pas très lourd et déjà, lorsque j'étais à la gestion, je sentais bien que les jurys ne prenaient pas très au sérieux la polyvalence de mes actions.

J'ai aussi fait partie d'un jury à Paris en tant que spécialiste de l'image, car je me voyais mal refusant ce rôle alors que moi-même je n'avais jamais eu en face de moi de photographe pour m'auditionner, ce qui explique en partie mes échecs. Le jury auquel j'appartenais devait, entre autres, recevoir un agent photographe de Jouy, et cela n'a pas été facile même s'il a été reçu. J'ai bien saisi que les membres du jury qui n'étaient pas utilisateurs de photos scientifiques avaient du mal à comprendre l'importance du travail de celui qui a pris des photos pour un chercheur et qui essaie de rendre crédible la thèse qu'il est en train d'élaborer.

Cela a été très difficile. Nous étions deux jurys. Il fallait déjà arriver à bien classer le candidat dans mon propre jury et

// Être très beau, même isolé...

© Alain Beguey



Les céréales aussi sont parfois givrées !



Attaque d'oies imminente.



Photos : © Alain Beguery

ensuite les deux jurys se retrouvaient pour harmoniser. J'ai été suffisamment persuasif pour valoriser la fonction du candidat, et j'ai réussi à sensibiliser et à convaincre les membres des jurys de l'importance de la photographie scientifique.

En conclusion, les concours n'ont réussi qu'à m'écœurer. Les jurys ne sont pas assez représentatifs des différentes disciplines, il y a trop peu de postes disponibles et vous devez comparer un secrétaire, un mécano, un maçon ou un animalier, et j'en passe, et il faut mettre tous ces agents sur un pied d'égalité. Ceci étant d'autant plus acrobatique que certains se vendent beaucoup mieux que d'autres, et le trac y est bien sûr pour quelque chose.

En parlant de notre Institut, je trouve particulièrement dommage que l'Inra, qui possède en son sein des gens de grande qualité aussi bien à la paillasse que sur le terrain ou dans les installations expérimentales, n'en prenne pas plus conscience car ces acteurs restent beaucoup trop souvent dans l'ombre.

Vous avez identifié la place de la photo accordée à l'Inra surtout à travers la revue INRA mensuel.

Oui c'est exact, car j'avais plus facilement accès à cette revue mensuelle plutôt qu'aux publications ou livres scientifiques. Ces consultations m'ont rapidement fait comprendre la puissance des images en fonction de leurs qualités mais aussi de leurs diversités, et c'est bien ce qui m'a convaincu d'inciter les chercheurs à envoyer leurs photos les plus récentes à la photothèque.

Avez-vous pensé à un moment donné faire ce métier ailleurs qu'à l'Inra ?

Oui bien sûr j'y ai pensé, mais lorsque je suis arrivé au labo photo j'avais déjà 25 ans d'Inra derrière moi et je connaissais bien ce milieu, son environnement, et ses hommes. Remettre tout ça en question ne me semblait pas être la meilleure idée. Avec le recul cependant, je peux dire sans beaucoup me tromper qu'à cette époque j'aurais adoré travailler au CNRS ou à l'Ifremer car l'utilisation de l'image y revêt une très grande importance et vous

remarquerez qu'il s'agit encore là d'instituts de recherche ! Comme quoi j'étais déjà très formaté par le mien. Soit dit en passant, je vous rappelle que j'évoquais il y a quelques instants le plaisir que j'aurais eu à pratiquer la photo dans tous les domaines imaginables aussi bien chez un constructeur de voitures, d'avions, un couturier, un architecte ou un designer. Lorsque la passion de la photo vous tient, elle n'a pas vraiment de limite caractérisée en termes de domaines d'application.

Avez-vous eu des nuisances au niveau des yeux ?

Non, aucune, et je n'ai jamais eu mal aux jambes non plus, il est pourtant vrai qu'on piétine sur 70 cm² (un peu comme les coiffeurs) devant l'agrandisseur pendant des journées entières, seules les mains travaillent, on n'est jamais assis mais cela ne m'a pas dérangé. C'est une ambiance très particulière, mêlée de lumières bizarres avec un certain sentiment d'isolement. Mais cela ne m'a posé aucun problème.

Dans votre carrière, votre cheminement à l'Inra, vous avez une suite heureuse d'activités qui font que, même s'il vous a fallu gérer « le bureau des pleurs » à un moment donné, vous avez eu l'opportunité de remplacer M. Terriot. Vous avez eu de la satisfaction !

Oui, j'ai vraiment fini en beauté ! C'est ce qui m'a fait oublier mes échecs aux concours d'AI. Je suis très content d'avoir osé prétendre à ce poste qui me tendait les bras mais pour lequel je ne présentais pas, bien à regret, le meilleur profil. Étant d'un tempérament plutôt solitaire j'ai pu vérifier, sur le tard, que j'avais du plaisir à être maître de mes actions sans vraiment avoir à subir de hiérarchie pesante, tout en pratiquant un métier passionnant dont le seul but était la satisfaction des chercheurs.

À quel moment avez-vous abordé le numérique et en partie adopté, même si passionnément vous êtes peut-être resté argentique ?

J'ai découvert le numérique au salon de la photo en 1998. J'ai su d'emblée que cela allait marcher et j'y ai vu l'intérêt

que je pouvais en tirer par la souplesse que cette nouvelle technologie offrait. Je dois toutefois reconnaître que les appareils proposés à l'époque n'avaient pas les performances de ceux que l'on rencontre à l'heure actuelle. Ceci dit on peut affirmer dans un raccourci rapide que ces nouveaux boîtiers n'avaient plus besoin de pellicules, d'où un poids et un volume en moins, sans compter l'absence de préemption des films et une réduction des coûts, sans parler de la possibilité de vérification sitôt la prise de vue faite. Le tableau paraît encore plus idyllique lorsqu'on découvre que le pseudo négatif enregistré peut être archivé et amélioré par le biais d'un ordinateur, sans parler de son envoi par messagerie. La bonne nouvelle finale étant l'utilisation possible des objectifs des argentiques sur les boîtiers numériques à quelques nuances près. Lorsque je dis que j'ai compris tout de suite l'intérêt de cette révolution, j'ai pensé malgré tout en premier lieu à la possibilité de donner dans une relative immédiateté un travail à mon client chercheur. C'est bien vrai que je n'avais plus de film à développer dans le noir, ni de chimie à acheter et à éliminer, mais je mettais, ce faisant, mon doigt dans un engrenage qui allait causer ma perte. Je ne dis pas cela par hasard, car quelques années plus tard les chercheurs qui à l'origine me donnaient leurs bobines étant équipés d'argentiques, n'ont brusquement plus eu besoin de mes services une fois équipés d'appareils numériques puisque devenus autonomes. Je relativise en disant que tous ces demandeurs d'images n'avaient pas de boîtiers sur leurs microscopes, et que certaines prises de vues étaient techniquement hors de leurs compétences. Le ver étant dans le fruit, j'ai vite compris que je ne pourrais impunément outrepasser l'âge légal de la retraite sans vouloir postuler pour un autre emploi que celui qui m'avait toujours fait vibrer.

Sans vouloir noircir le tableau de ce qui semble être merveilleux, je dois remarquer malgré tout une ombre dans ce bel ensemble. Il y a une chose vicieuse dont on parle très peu. Sur un négatif, la tromperie est assez délicate à opérer. Sur du numérique, vous pouvez falsifier votre photo. Si vous désirez « améliorer votre image » pour une publication ou

une présentation vous le pouvez. Ceci est réalisable à condition de posséder et de maîtriser un logiciel de retouche. Avec l'argentique, c'était possible mais il fallait être très fort. Avec le numérique, c'est vraiment à portée de souris. J'ai donc tendance à dire danger, sans savoir quel sera le pourcentage de personnes qui auront la faiblesse d'y recourir.

Pour en terminer avec l'argentique et cette nostalgie qui remonte invariablement à la surface, je ne peux oublier ces instants merveilleux que j'ai eu la chance de vivre, noyé dans la lumière orangée des lampes à vapeur de sodium, dans un silence seulement ponctué par le tic-tac du compte pose. La magie de l'image qui monte et apparaît dans la bassine du révélateur comme par enchantement partant d'un papier banalement blanc qui vient d'être exposé par le biais de l'agrandisseur tient un peu du miracle, avec en prime le parfum typique de l'hyposulfite qui va fixer l'image du siècle... J'ai coutume de dire que cette opération du tirage photographique ressemble étrangement au travail du viticulteur et je m'explique. L'exploitant viticole qui rentre, les bonnes années, une bonne vendange, peut très bien par la suite ne pas transformer par la vinification cette vendange en vin exceptionnel et ce pour différentes raisons qui lui incombent ou pas. De la même manière un tireur, même en présence d'un bon négatif, peut très bien ne pas aboutir à un tirage d'excellente qualité et là aussi pour beaucoup de raisons difficiles à expliquer.

Le numérique est couplé obligatoirement à l'informatique. À quel moment avez-vous pris possession de l'outil informatique ?

Comme je viens de vous le dire, la découverte du numérique au salon de la photo de Paris en 1998 a déclenché par la suite un tas de remises en question. Si l'achat d'un premier appareil numérique compact n'a pas soulevé d'objection dans ma demande de budget, il a fallu terminer la chaîne en équipant le labo photo d'un ordinateur, d'un scanner et d'une imprimante. Mes finances propres n'étant pas suffisantes, j'ai dû ruser pour obtenir ce que je souhaitais,

et je dois à ce titre remercier comme il le mérite mon copain informaticien J-Y. Durbize qui m'a donné un sérieux coup de pouce en me faisant profiter de matériels qui arrivaient en fin de carrière à la station, mais suffisants pour ma propre utilisation.

J'ai donc fait mes premières armes avec un boîtier compact Nikon Coolpix de bonne qualité, mais qui assez vite a montré ses limites en termes de vitesses au déclenchement. Ce défaut, qui subsiste encore sur pas mal de compacts, n'existe pas sur les reflex qui, outre des objectifs plus performants, offrent un confort de visée inégalable. Ce problème qui, au demeurant, peut sembler mineur, me gênait énormément dans les prises de vues pour les gens qui travaillaient sur le comportement et aussi dans les séances de chirurgie. Et de fait il a fallu argumenter pour obtenir les finances permettant de monter en gamme.

L'équipement dont je parle et qui est indispensable pour bien travailler a finalement été acquis, mais j'ai été ensuite confronté à ceux inhérents à l'informatique et là je ne faisais plus le poids.

Lorsque vous avez une bonne diapo, il n'y a pas à discuter, même encore à l'heure actuelle, les imprimeurs acceptent facilement d'excellentes diapos parce qu'ils savent en tirer le meilleur parti même en grand tirage. En revanche un bon fichier numérique, ce qui revient à un bon négatif, ne s'exploite pas de la même façon. Ce fichier regardé chez vous, sur votre ordinateur, avec la lumière de votre pièce, rendu chez le chercheur à dix mètres qui va la recevoir sur un ordinateur d'une autre marque, avec un autre écran, aura un rendu très différent. J'ai pu juger des photos que je venais de faire et dont j'étais assez fier sur mon micro et les retrouver cinq minutes après chez le chercheur qui me les avait demandées en les jugeant catastrophiques. Néanmoins, cette personne était satisfaite parce qu'elle ne connaissait pas l'origine de ce que j'avais envoyé mais cela me contrariait. On voit donc bien la concordance qu'il doit y avoir entre la prise de vue, l'écran et la sortie à l'imprimante, d'où l'intérêt d'un bon paramétrage, et ce n'est pas évident d'harmoniser la communication entre ces différents matériels.

Avec l'argentique, si vous avez un bon négatif, un bon agrandisseur, un bon papier, une bonne chimie, c'est un peu moins compliqué. Donc lorsqu'on a des outils nouveaux on se conforme à leur utilisation, et je peux dire en conclusion que je suis venu à l'informatique par la force des choses.

Avez-vous travaillé sur des logiciels de retouches d'images ?

Oui bien sûr mais sans excès, car les principales interventions concernaient souvent la lumière et le contraste qui n'étaient pas ceux que j'aurais souhaités lors de la prise de vue.

D'autre part il m'arrivait parfois de photographe des organes assez conséquents au sol compte tenu de leur taille, comme des tractus génitaux de truies, et je dois reconnaître que le carrelage ou le sol cimenté se prêtait rarement à une photo un tant soit peu artistique pour une publication. Dans ces cas-là, j'étais bien content de pouvoir recréer un fond coloré en harmonie avec la teinte de l'organe, merci monsieur logiciel, à bas l'argentique.

Depuis votre départ à la retraite êtes-vous retourné à Nouzilly ?

Très rarement et par obligation. J'y ai passé 38 ans, vécu de bons et moins bons moments, mais je veux ne garder

que les bons souvenirs. J'ai rencontré à l'Inra des gens formidables, aussi passionnés que passionnants, qui m'ont donné l'opportunité de rencontrer ma passion : LA PHOTO. J'ajouterai pour avoir connu ces instants que lorsque vous revenez sur ces lieux de travail, vous y rencontrez de plus en plus d'inconnus, qui ne voient pas l'intérêt de vous dire bonjour, et vous tombez au plus mauvais moment de la journée pour ceux qui vous reconnaissent et qui n'ont pas le temps de discuter.

Pourriez-vous évoquer les différentes initiatives de valorisation de la photo à travers des expositions, dans lesquelles vous vous étiez investi avec énergie ?

Un des gros morceaux a été le cinquantenaire de l'Inra en 1996. Le président de centre de l'époque, B. Sauveur, m'avait demandé de faire des tirages grand format, 50 x 80 en noir et blanc, pour montrer le côté technique mais aussi le côté humain de l'Institut et plus spécialement à Nouzilly. C'était surtout des mises en situation d'agents. Je lui avais dit : « Si tu me donnes carte blanche, je pense qu'il faudrait aller dans tous les services. Je suis en physiologie en tant que photographe mais je pense qu'il faut voir les recherches avicoles et les autres unités de pathologie de la reproduction et pathologie aviaire. Il faut mettre dans la lumière

les gens qui font la richesse humaine de l'Inra quelle que soit leur fonction ». B. Sauveur m'a donné son accord et j'ai rencontré les directeurs dans tous les services. À chaque fois, j'ai trouvé une bonne oreille pour me dire qui je devais aller voir.

Cette mission, si j'ose dire un petit peu hors norme, m'a permis de rencontrer, et d'apprécier, un tas de gens que je ne connaissais pas dans des services où je n'avais jamais mis les pieds et je me suis régalé. Régalé pour plusieurs raisons car les sujets étaient tous très différents dans des situations improbables avec un personnel prêt à jouer le jeu.

Comment cela a-t-il été valorisé ?

Ce travail a demandé pas mal de temps et d'énergie, d'autant que je le faisais pour le président de centre et pas pour la physio, mais personne n'y a trouvé à redire. Le bilan s'est soldé par la présentation de 450 photos qu'il a bien fallu sélectionner pour n'en retenir que les plus caractéristiques et qui devaient mériter un grand tirage. Les images issues de ce choix ont été tirées sur support en bois, et cette opération a été intégralement pilotée par L. Cario, encore Parisien à cette époque. Cette vingtaine de tirages a été exposée sur le site de Nouzilly lors des manifestations du cinquantenaire, et ensuite envoyée dans différents centres de province, car ces déplacements avaient été prévus avec la création d'emballages de bois permettant d'isoler chaque photo pour éviter les chocs.

Vous avez un côté très formateur dans votre façon de parler.

Avez-vous pu exercer ce rôle de formation, même auprès de vos enfants ? Avez-vous pu faire passer cette technicité ?

Je n'ai rien fait pour inciter mes filles à faire de la photo et pourtant l'une des deux est mordue sans que j'ai vraiment voulu l'influencer. Je suppose simplement que le fait de voir ce à quoi j'arrivais lui plaisait. Cette question de sensibilité ne s'explique pas et ne se commande pas. On part toujours d'une émotion, visuelle souvent, ensuite on a envie ou pas de la saisir avec un boîtier, un caméscope ou un pinceau, ou même

// J'ai craqué pour elle... à Pondichéry.

© Alain Beguey





© Alain Beguey

rien du tout, et là je ne juge personne. Toujours est-il que l'une de mes filles a l'œil photo ; sur une scène donnée, elle sait cadrer et déclencher au bon moment pour saisir l'expression qui est la signature d'une personne ou d'un paysage. Ce qui précède ne veut pas dire que mon autre fille n'éprouve aucune émotion à la vue de ce qui l'entoure, mais ne se sent pas le besoin de recourir à un quelconque matériel pour capturer ce qui lui a plu dans son environnement.

Pour rester dans le même sujet, et sans aucune prétention de ma part, je propose parfois mes services (gratuits) pour aider amis et connaissances dans leurs démarches d'achats ou d'utilisations d'appareils photo, car je reconnais qu'il n'est pas facile de s'y retrouver lorsqu'on ne sait pas exactement ce que l'on veut et que l'influence d'un vendeur peut aboutir à une vraie déception.

Tout ce que vous me dites là, vous l'exprimez de façon assez passionnée mais vous l'avez appris aussi.

Non, absolument pas tout ceci n'est que du ressenti ! Je n'ai pas fait d'école et ma seule formation photographique se

résume aux quelques heures passées chez Kodak à Paris pour les besoins de l'Inra. Ce stage avait pour but de me donner des bases techniques mais pas de m'inoculer une certaine sensibilité car elle sommeillait déjà en moi. C'est, entre autres, pour cela que parfois j'ai un peu l'œil critique par rapport à certains concours photo ou certaines expositions. Une belle photo peut être très banale en terme de sujet mais extraordinaire par son cadrage, la lumière de l'instant choisi, l'amour qui s'en dégage ou le message qu'elle délivre. Il y a des choses qui sont d'une grande beauté, d'une grande simplicité mais on sent bien que c'était à cet instant là qu'il fallait faire la photo et lorsque la chose est réussie tout le monde est touché même ceux qui n'y connaissent rien... Vous voyez bien que la technique vient au second plan.

Cette notion esthétique qui vous touche, qui suscite de l'émotion, avez-vous pu la faire valoir à un moment donné ?

Tout à fait ! Là, j'ai réussi à faire passer mon message parce que j'avais mon mot à dire. J'avais du culot parce que je connaissais bien mes gens. Je les

tutoyais pour la plupart, sauf dans les relations avec des personnes de passage ou des nouveaux arrivants, mais je donnais quand même mon avis. Ce comportement n'était possible que pour les photos qui ne dépendaient que de moi. Par contre la photo que le chercheur avait pris sur son microscope, je ne pouvais rien en dire, c'était un constat. En revanche, quand il me demandait de photographier du matériel, ou des organes ou des choses plus particulières, je proposais ma mise en scène en comparaison avec la sienne. En général nous cherchions la meilleure solution restant entendu que tout peut être photographié et la décision finale remise à plus tard, lui appartenait, au vu des résultats et je n'ai jamais eu de problème par rapport à cela.

À part une transmission familiale de vos œuvres, avez-vous un fonds iconographique à archiver au plan national ?

Non, car je trouve cette démarche très prétentieuse même si je suis assez fier de certaines de mes photos. Mais de là à prétendre à un archivage national, cela revient à de la démagogie. Pour revenir

ITEMS

photographe/Tours/raterie/
raterie/élevage/génétique/
animalier/chirurgie/Adas/
publication/direction
de l'information et de la
communication/reportage

à la transmission familiale dont vous parlez, que pensez-vous qu'il va advenir de mon potentiel photo archivé à ce jour suite à mon décès ? Et bien je vais vous le dire : tout cela ne vaut rien, car la montagne de diapos que je possède n'intéresse absolument personne, parce que cela concerne mes voyages personnels et que c'est une vue partielle que j'y présente... Quand à mes photos pseudo-artistiques, il n'y a véritablement que moi pour les trouver artistiques. Ces diapos sont également augmentées d'un nombre important d'images numériques qui roupillent dans mes disques durs. Et pourquoi voulez-vous que mes filles, ou quelqu'un d'autre, s'y intéressent et pour en faire quoi à titre posthume ? Arrêtons de rêver j'ai pris beaucoup de plaisir à pratiquer la photo... point.

Vous avez bien développé le sens que vous donnez à la photo, et c'est très important.

Je ne sais pas si je développe bien ce sens-là mais je sais par contre ce que la photo m'a apporté et m'apporte encore, à savoir une forme de sérénité voire de quiétude en ce qu'elle me permet d'être souvent sur un mode contemplatif sur tout ce qui m'entoure et d'avoir ce regard acéré qui m'autorise à repérer ce que beaucoup de gens ne voient pas ou ne savent pas voir.

Dans votre carrière, y a-t-il un moment que vous n'auriez pas voulu vivre ?

Lorsque j'étais à la gestion, j'étais tiraillé par trop de responsabilités différentes qui me donnaient toujours un sentiment d'inachevé, mais le point le plus noir a bien été mon recrutement à la raterie.

J'avais à cette époque 22 ans, je n'avais jamais dirigé d'équipe, et j'avais quand même cinq personnes, des deux sexes, sous mes ordres, dont la majeure partie était largement plus âgée que moi. Mais il y avait de plus un délégué syndical assez chaud, ce qui n'arrangeait pas les choses... j'ai cru devenir fou face à cette personne qui m'a posé d'énormes problèmes. Le centre venait d'être créé, je dirigeais donc une animalerie après une formation sommaire à Jouy puis un déménagement des animaux sur

Nouzilly. J'en ai suffisamment bavé pour chercher à quitter l'Inra car la déprime me guettait ma femme et mes filles en gardent encore un souvenir douloureux.

Vous préféreriez les morsures des rats à celles du personnel !

Mille fois ! J'étais plombé, absolument ! Mes filles s'en rappellent très bien. Je rentrais du travail, je ne disais pas un mot à table. Je partais en vacances et ma pensée était toujours au travail. Je me disais : « Quand je vais revenir, qu'est-ce qu'il va s'être passé dans mon dos », et il s'en passait des choses. Je n'arrivais pas à surmonter ces difficultés, en fait on me disait que j'étais trop sensible, qu'il fallait que je prenne sur moi. Ces années furent très pénibles et j'y ai laissé des plumes faute d'avoir réussi à m'endurcir et aussi d'être mieux aidé.

Une anecdote me revient en mémoire en parlant de cette période troublée et ceci explique peut-être cela. Quelques mois avant mon recrutement, sur les conseils de mon beau-frère, je suis allé voir une graphologue, qui m'a dit : « Vous n'êtes absolument pas fait pour avoir du personnel ». Cela m'a beaucoup trotté dans la tête. Aussi quand M. Schneberger m'a proposé le poste, je me suis dit « Si à 22 ans, tu commences déjà à reculer devant les obstacles, tu es fichu tu ne peux pas commencer par te déculotter. Il faut que tu y ailles ». Je n'aurais jamais dû, ou alors autrement. C'est vrai que j'ai eu par la suite des collaborateurs formidables et avec qui j'ai pris du plaisir à travailler. Avant ce chef d'équipe à qui j'ai passé la main pour la raterie, puis la gestion, qui était M. Pellan, j'en avais eu un autre qui venait de l'exploitation Y. Morceau. C'était un type extra. J'ai passé des moments très agréables à la raterie avec lui, parce que j'avais quelqu'un sur qui me reposer et qui raisonnait comme un responsable. Un homme sain, bosseur, sympathique, enjoué. Je pense globalement que j'étais un peu trop sensible. Donc j'ai payé la facture plein pot.

Et quels sont les bons moments ?

Le meilleur moment, c'est à coup sûr le labo photo. Lorsque j'ai remplacé M. Terriot, j'ai été emballé mais je

partais les yeux bandés. Je suis entré dans un domaine dont j'ignorais tout et qui me souriait sans que je le sache. Je ne connaissais que la partie prise de vue mais pas la partie chimie ni les pièges des photos scientifiques. Je ne savais pas du tout où je mettais les pieds, c'est plutôt amusant en parlant des pièces aveugles où j'allais travailler. Mais je faisais confiance à M. Terriot, à mes chercheurs, et je faisais confiance à Monsieur Kodak.

Avez-vous fait une photo lors de votre départ à la retraite ?

Non, car je n'ai pas vraiment organisé de moment particulier avec un point d'orgue. J'ai préféré réaliser une journée porte ouverte avec une invitation cartonnée envoyée à chaque personne que j'estimais, parce que je ne voulais pas du discours traditionnel avec les compliments bateau sur la personne irremplaçable qui va manquer à tout le monde. Donc j'ai fait ma réception après avoir envoyé à mes invités un document humoristique qui disait ceci : « Photographe Inra/physio de Nouzilly recherche collègues proches susceptibles de partager un moment convivial, avec tout l'affectif nécessaire et souhaitable à l'instant d'un au revoir précédant de peu la séparation. La cérémonie aura lieu à huis clos le mercredi 19 mai. Compte tenu de mon aversion pour les discours, et d'une manière générale des événements à caractère officiel, je vous propose en toute décontraction une journée portes ouvertes au labo photo. Ce carton tient lieu d'invitation et j'aurai le plaisir d'évoquer avec chacun les souvenirs communs qui ont jalonné mon parcours à l'Inra depuis février 1966. L'accès à mon territoire pourra se faire dès 8h du matin. Je vous attendrai avec les munitions liquides et solides qui conviennent à ce genre de tradition. »

C'était le 19 mai 2004, c'était aussi ma dernière journée, j'ai rendu les clés le soir même après avoir fait le ménage à la suite de ces ultimes agapes. Je suis parti sur la pointe des pieds en évitant de réveiller inutilement ces milliers d'images que je laissais derrière moi et qui allaient devenir orphelines.



© Alain Beguey

Coccinelle vendangeuse.